

LE FRANÇAIS D'AFRIQUE : DE L'ORALITÉ À L'ÉCRITURE DANS LA PRESSE CAMEROUNAISE

Ndé Mufoping
Université de Douala

Introduction

Que l'on ne s'y méprenne pas : « français d'Afrique » ne signifie pas exactement « français des Africains ». Une minorité d'Africains parle le français standard, et une autre minorité le français d'Afrique : la grande majorité ne parle ni l'un ni l'autre, le taux d'alphabétisation étant faible dans le continent considéré dans son ensemble.

La notion de « français standard » est à comprendre comme un français neutre, sans coloration nationale ni régionale, donc sans coloration canadienne, africaine, asiatique, etc. C'est donc un français central, les colorations locales, nationales et régionales produisant des français périphériques.

Le français d'Afrique, qui est l'un de ces français périphériques, est longtemps resté une langue parlée. À part quelques écrivains créatifs comme Ahmadou Kourouma, Sembene Ousmane et autres, les locuteurs africains ont toujours pris soin de n'utiliser le français d'Afrique que dans les contextes d'énonciation orale. Mais depuis plus d'une décennie déjà, il y a comme un tournant, comme une évolution déterminante dans le statut de cette langue. L'objet de notre exposé est justement de saisir ce français à ce tournant, de montrer comment il glisse progressivement de l'oralité à l'écriture. Autrement dit, nous nous intéresserons particulièrement aux faits langagiers propres au français parlé, mais qui se retrouvent dans des textes écrits. Nous nous proposons de les mettre en évidence, de les analyser et de réfléchir ensuite sur les rapports entre le français parlé et les productions écrites, et d'une façon générale entre l'oralité et l'écriture. De façon plus précise, quelles fonctions le français parlé assure-t-il vis-à-vis du texte écrit ?

Sur le plan méthodologique, notre démarche va consister d'abord à nous promener sur les places publiques et populaires pour voir et écouter les gens parler, et relever les écarts et les particularismes aux niveaux lexical, morphosyntaxique et stylistique. Ensuite nous consulterons les travaux de lexicographie réalisés par les équipes de l'IFA et par d'autres chercheurs. Enfin nous étudierons un certain nombre de productions écrites relevant essentiellement du domaine de la presse, en vue d'y déceler les éléments et faits linguistiques de l'oralité présentés dans les ouvrages lexicographiques ou relevés sur le terrain.

1. Occurrences et récurrences du parlé dans l'écrit

À en croire A. Sauvageot (1972 : 109), « il a été bien souvent signalé que la langue parlée a un vocabulaire propre qu'il ne serait pas de mise d'utiliser dans la langue écrite ». Mais à la lecture des pages de journaux et périodiques camerounais, force est de constater que les structures du français parlé en Afrique traversent « bien souvent » les frontières de l'écriture. Dans toutes les régions de l'Afrique francophone, comme l'attestent les travaux d'A. Queffélec (1998 : 252), d'A. Keita (1998 : 153), de P. Dumont (2001 : 1), d'O. Massoumou (2001 : 137) et de bien d'autres, un grand nombre de particularités linguistiques du français local se trouvent transposées sur la page du livre ou du tabloïd, espace qu'on croyait – à tort – réservé au français standard.

L'attitude de la presse vis-à-vis du topolecte franco-camerounais¹ a beaucoup évolué. Depuis longtemps les journalistes se sont évertués à parler et à écrire un français châtié, expurgé de tous les faits langagiers provenant de ce que certains appellent avec dédain « le français de la rue » ou encore « le français du quartier ». Tout au plus ils toléraient les mots et expressions d'origine africaine dont l'emploi est bien répandu. Les colonnes des journaux tendaient, pour ainsi dire, vers le « degré zéro de l'écriture », comme dirait Roland Barthes, en d'autres termes vers une écriture neutre, toute professionnelle, hexagonale, c'est-à-dire grammaticalement correcte, sans coloration locale sur le plan de l'expression. Puis, sans doute sous l'influence du théâtre populaire² qui se nourrit justement du « français du quartier » et connaît un grand succès auprès du grand public, la presse écrite a changé de position, en ouvrant progressivement ses colonnes aux mots et expressions, voire aux structures syntagmatiques et phrastiques empruntés justement au topolecte camerounais. Au début, ce français camerounais³ était surtout employé dans les textes accompagnant les caricatures et autres bandes dessinées, mais ensuite il s'est étendu à d'autres catégories textuelles, tels les reportages, les chroniques, les interviews, etc. Dans certains journaux, des rubriques spécialisées sont créées, où l'on parle exclusivement le français « basilectal » et « mésolectal » camerounais – pour employer la terminologie de Bickerton⁴ dans son analyse des strates sociolinguistiques de l'anglais en Guyane.

Les caricatures accompagnées de textes en français camerounais se rencontrent dans tous les tabloïds et magazines du Cameroun : *Cameroon Tribune*, *Le Messager*, *La Nouvelle Expression*, *100% Jeune*, *Mutations*, *La Voix du Paysan*, *L'Action*, *L'Effort Camerounais*, etc. Comme rubriques spécialisées où domine le français du Cameroun, nous pouvons citer « La Tchatch de Mola » dans *Postwatch*, « L'Homme de la rue » dans *Cameroon Tribune*, « Takala et Muyenga » dans *Le Messager* et « Pouokam et Mekat au boulevard Wanko » dans *Ouest Echos*.

¹ Nous entendons par « topolecte franco-camerounais » le français parlé au Cameroun avec ses divers particularismes linguistiques. C'est en d'autres termes le « français camerounisé ».

² Il s'agit ici du théâtre humoristique développé par Oncle Otsama, Jean-Miché Kankan, Tchop-Tchop et les autres.

³ Nous appelons ici « français camerounais » un français contenant des camerounismes conscients de la part du journaliste.

⁴ Cité par Moussa Daff (*Le Français en Afrique*, n° 12, p. 95).

Loin de se limiter aux caricatures ou à quelques rubriques, certains journaux apparaissant depuis quelques années ont résolument opté pour le français parlé au Cameroun comme langue privilégiée. Il s'agit des journaux satiriques tels que *Le Messenger-Popoli*, devenu *Le Popoli*, *Mamy Wata*, *Le Héraut Show*, *Les Intégrales de Mossi Pépé*, et les magazines pour jeunes, notamment *100% Jeune*.

Nous présentons ci-dessous quelques morceaux choisis représentatifs de ce français. Le premier est une caricature-bande dessinée extraite de *Mamy Wata* (n° 299, septembre 2003, p. 12). C'est un dialogue entre un jeune élève et son oncle :

Oncle : Pim-pim, toi le gars-ci, tu es devenu un fey-man, on ne te voit même plus ?

Elève : Je n'aime pas moi jouer, c'est la période des examens.

Oncle : Aaaka, laisse-nous ça. Tu as déjà fait 3 ans au C.E.I. C'est cette année que tu vas faire quoi ?

Elève : [...] Tonton me cherche, il va me trouver.

Lisons ensuite le début de cet épisode du feuilleton « Takala et Muyenga » dans *Le Messenger* (n° 372, juin 1994, p. 3) :

Takala : Petit frère, ça boum ?

Muyenga : On va faire comment ancien ? J'ai appris que tu vas à la World Cup.

Takala : Est-ce que je suis Mfédé ou Ndip Akem ?

Muyenga : Vraiment ! Le Cameroun est le seul pays au monde où les gens ne manifestent leur mécontentement que pour le foot [...] Pendant qu'ils se tuent pour soutenir leur pourrie équipe-là, il y en a qui se sucrent dans leur dos.

L'on note dans ces deux extraits la théâtralisation du français camerounais : le journaliste s'exprime par l'intermédiaire de personnages fictifs. Mais dans celui qui suit, c'est le journaliste lui-même qui est l'énonciateur direct : il a lu un fait de société dans *Cameroon Tribune*, et le réécrit dans *Le Popoli* en français de «chez nous» – pour employer ses propres termes. Il écrit le français parlé camerounais à tous les niveaux de son article. D'abord dans le titre *En plein écrasage*, ensuite dans le chapeau *Elle sectionne le 3^e pied de son amant*, et enfin dans le texte, dont voici quelques lignes :

Il n'y a rien de plus dangereux que de tromper une femme, de l'écraser à toutes les sauces pendant des années, lui promettre le mariage, puis la lâcher après. Pire, pour aller plonger son pilon dans un autre mortier, épouser une autre femme. C'est la maladresse qu'a commise Hassana David ; et il l'a payée au prix de sa ...queue.

Les faits se sont déroulés à Garoua.

À en croire notre consoeur *Cameroon Tribune*, le défunt Hassana a filé le parfait amour avec Joséphine pendant cinq ans. Un ndolo épicé aux oignons et ponctué de baisers mouillés à la citronnelle [...] Le temps a passé, [...] et David a continué son banditisme pistachique [...] L'affaire a fonctionné jusqu'au jour où Joséphine a appris « en l'air en l'air »⁵ comme on dit chez nous, que son pistacheur de grand chemin allait se marier avec une autre petite [...] La go⁶ a réussi à le contourner et le ramener dans son lit... (*Le Popoli*, n° 30, septembre 2003, p. 8).

⁵ Mis entre guillemets par l'auteur.

⁶ On écrit communément *ngo*.

Le morceau choisi qui va suivre est sans doute encore plus typiquement camerounais. Il est en effet écrit en *camfranglais*, un parler français né dans les années 80, abondamment nourri de lexèmes nouveaux, soit inventés, soit empruntés à l'anglais, au pidgin, et aux langues nationales. Comme le dit J. Tabi Manga (2000 : 167), c'est « un parler de jeunes, [...] un parler entre amis, familiers ou copains ». Le passage que nous présentons date de 1992 ; il est tiré de *Postwatch* dans sa rubrique « La Tchatch de Mola » :

« Wooooo ! Mola. C'est encore quelle qualité de souffrance qu'il y a même ici dehors là ? Mon frère l'homme de la rue, dit que Bon Dieu a lok le robinet des faffios comme la SNEC il a coupé l'eau sans avertir les gens. C'est tellement chap que la cavité de la tête commence déjà à commot dans ma tête à force de lui gratter. Louk un peu ! D'abord l'aff des dossiers des compos officiels. Les gars il n'a pas les pilis mais le vieux Mbella il tok qu'on doit pour vite déposer les dossiers, sinon on ne go pas faire les compos. Après encore, il dit que non, je vais vous gib encore une semaine pour compléter les collos qui manquent dans le dossier. Que quoi ? Les autres mboms il prend l'autre comme les cacas de chèvre ou même comme quoi je ne sais pas. Lui-même qui est là-bas si ce n'était pas que... il devait pour take l'argent là où ? Non, il faut tok la vérité... »

Pour tout commentaire, disons simplement – en français camerounais – que « c'est le corrigé ».

Pour une vue d'ensemble, voici un petit tableau de données relevées dans cinq numéros de journaux satiriques et *100% Jeune* :

Journal	Références	Nbre de pages	Nbr d'occ.	Moy /p.
<i>Le Popoli</i>	N° 33 septembre 2003	12	50	4,16
<i>Le Popoli</i>	N° 30 septembre 2003	12	76	6,33
<i>Mamy Wata</i>	N° 300 septembre 2003	12	48	4
<i>Mamy Wata</i>	N° 299 septembre 2003	12	67	5,58
<i>Le Héraut Show</i>	18 août 2003	5	56	11,02
<i>100% Jeune</i>	N° 35, octobre 2003	13	111	8,53

La dernière colonne du tableau montre une moyenne allant de 4 à 11 occurrences par page. Dans les faits, certaines débordent largement cette moyenne. Nous pouvons en dénombrer 21 à la page 4 du *Popoli*, n° 030, 26 à la page 2 du *Héraut Show*, et 30 (!) à la page 3 du *Mamy Wata*, N° 299.

Nous venons d'affirmer en d'autres termes que les camerounismes sont moins présents dans les colonnes des journaux de ton sérieux, sauf dans des rubriques spéciales où le journaliste décide délibérément de changer de ton. Et quand il le fait, les proportions de camerounismes sont aussi élevées que dans les pages des journaux satiriques, et parfois plus.

C'est ainsi que dans la rubrique « Tradition » du *Message* (n° 1380 du Vendredi 28 juin 2002, p. 12), nous comptons 19 camerounismes dans une interview d'une demi-page accordée par un chef de quartier de la ville de Dschang.

Nous y lisons par exemple :

- si un enfant est malade, on va faire comment ? ,
- le mariage est trop intéressé chez nous ,
- il verse la dote (sic) .

Le sommet est atteint par *Postwatch*⁷ qui, avec sa rubrique « La Tchatch de Mola », a pratiquement ouvert un boulevard au camfranglais, qui s'étale, à chaque parution, sur toute une demi-page ! Ici point n'est besoin de faire des statistiques : Quasiment toutes les 29 phrases de la « Tchatch de Mola » du n° 30 (novembre 1992) sont cousues de camerounismes, comme on a dû s'en rendre compte dans l'extrait cité plus haut, composé de mots et structures issus des strates basilectales et mésolectales. Toutes ces données chiffrées témoignent de l'importance qualitative et quantitative du français d'Afrique dans l'écriture journalistique.

Cela ne veut cependant pas dire – loin s'en faut – que cette écriture soit entièrement bâtie sur le topolecte africain. Dans l'ensemble la presse écrite camerounaise adopte le français d'Afrique beaucoup plus pour donner à certains articles ou à certaines rubriques une coloration orale locale, ou, pour mieux dire, une identité linguistique particulière, nationale ou régionale. Qu'y a-t-il donc d'oral, de parlé, de camerounais, d'africain dans ce français écrit ?

2. Les indicateurs d'oralité

Dans la masse d'écriture de la presse camerounaise, l'oralité se signale principalement par des indicateurs lexématiques, sémantiques, grammaticaux et rhétoriques.

2.1. Indicateurs lexématiques

Ils sont les plus nombreux. Les organes de presse du pays, qu'ils soient de ton sérieux ou humoristique, regorgent de lexèmes empruntés dans les quartiers et les places publiques. Certains de ces lexèmes ont été empruntés aux langues nationales et aux langues véhiculaires, et d'autres ont été purement inventés, soit par des procédés dérivationnels, soit par des procédés onomatopéiques. Ainsi le français parlé prête au français des médias les lexèmes suivants :

⁷ Malheureusement cet organe de presse ne paraît plus.

Lexèmes	Significations	Références
bamiléké <i>nkap</i> <i>famla</i> <i>moukwagne</i> <i>nkui</i>	argent sorcellerie sorcellerie sauce locale	<i>Le Popoli</i> , N°033, p. 11 <i>Le Héraut Show</i> , du 18 août, p. 4 <i>Flash infos</i> , N°080, p. 12 <i>Mamy Wata</i> , N°299, p. 9
douala <i>nganga</i> <i>ndolè</i> <i>Mbeng</i> <i>njoh</i>	tradi-praticien mets local Europe gratuit	<i>Mamy Wata</i> , N°238, p. 7 <i>Le Popoli</i> , N°030, p. 8 <i>Le Popoli</i> , N°033, p. 5 <i>Ibid.</i> , p. 6
beti <i>kanga</i> <i>ndamba</i> <i>zambo wom</i> <i>bilobolobo</i> <i>mongonam</i>	mets local ballon, football mon Dieu allogène autochtone	<i>100% Jeune</i> , N°035, p. 12 <i>Mamy Wata</i> , N°238, p. 3 <i>Ibidem.</i> <i>Le Popoli</i> , N°030, p. 4 <i>Ibidem.</i>
bassa <i>ngo</i> <i>tob'assi</i> <i>mapan</i>	demoiselle gris-gris pour charmer rendez-vous galant	<i>Mamy Wata</i> , N°238, p. 11 <i>Le Popoli</i> , N°030, p. 4 <i>Ibidem.</i>
pidgin english <i>Pita</i> <i>Katika</i> <i>beta</i> <i>bayam-sellam</i>	Pierre directeur, patron mieux vendeuse de vivres	<i>Mamy Wata</i> , N°238, p. 7 <i>Ibid.</i> , p. 3 <i>Ibid.</i> , p. 9 <i>Le Popoli</i> , N°030, p. 8

2.2. Indicateurs sémantiques

L'écriture journalistique puise dans le français d'Afrique non seulement des mots, mais aussi des sens. Parfois les mots qui composent certains syntagmes et certaines phrases appartiennent bien au français central, mais la signification est à chercher dans le français oral local. Le système sémiotique se trouve ainsi brouillé, au point qu'un étranger aurait de la peine à saisir les sens des phrases dans certains journaux camerounais, qui utilisent pourtant un code fait de mots qu'il connaît bien. C'est que, sans forcément employer un langage imagé, le journaliste, transposant de la sorte les modèles du parlé local, procède sans cesse à la resémantisation des lexèmes et des syntagmes. Autrement dit, il joue sur le glissement sémique du signifié central lié à l'écriture au signifié périphérique lié à l'oralité.

À titre d'exemple, *chef de terre* *Mamy Wata*, n° 238, p.1) n'a rien avoir avec la terre ; c'est un syntème utilisé en français camerounais pour désigner un chef de district, un sous-préfet ou un préfet. De même, l'expression *bien parler* (*Ibid.*, p. 2) n'a pas ici son sens standard de « bien articuler, bien s'exprimer » ; c'est une formule cryptée employée fréquemment dans les services administratifs camerounais et signifiant « payer pour le service demandé », donc « corrompre ». Dans le même paradigme, *motivation* (*Ibid.*, p. 3) égale « corruption ». Ailleurs,

part et *autrui*, calqués sur les langues locales, correspondent à des signifiés tout à fait éloignés en français central. *Sa part* ne veut pas dire « sa portion du partage », mais plutôt « la sienne » dans la phrase *Vous ne pouvez pas mettre votre banderole à côté de sa part* (*Ibidem*). Mais quand, réagissant à des promesses de campagne électorale, un électeur dépité lance à un membre du Gouvernement : *Dis donc viens aussi mentir ta part* (*Ibid.*, p. 4), *ta part* ici signifie plutôt « à ton tour ». Quand à *autrui*, le journaliste l'emploie parfois pour exprimer la compassion, comme on le fait en bamiléké par exemple. C'est le cas quand il écrit, relatant l'histoire d'un boutiquier victime d'un cambriolage : *Au départ le gars d'autrui pensait que c'était le boulot des souris* (*Ibid.*, p. 6), il veut dire que « le pauvre boutiquier » croyait que c'étaient les souris qui volaient et mangeaient ses biscuits. Le camerounisme – j'allais dire le bamilékalisme – *gars d'autrui* connote ici la pitié et la compassion.

2.3. Indicateurs syntaxiques

Imitant les locuteurs du français parlé, le journaliste utilise dans certaines colonnes une syntaxe relâchée, déviante, fidèle plutôt à la norme endogène que Dumont (1992 : 96) définit comme « une normalité fondée sur le désir réciproque de communiquer, sur l'accord implicite quant à l'adéquation des modes d'expression et sur un savoir culturel partagé ». Cette norme syntaxique endogène est manifeste dans les phrases suivantes :

- *Donc je suis en train de prêcher depuis au désert Mbeù ?*
(*Ouest Echos*, n° 315, p. 2) ;
- *Comment quelqu'un peut faire ça ?* (*Le Popoli*, n° 033, p. 8) ;
- *Qui nous donne un kamikase il finit avec ce chien !!* (*Ibid.*, p. 2) ;
- *N'est-ce pas on m'a demandé de payer 250 000 F ma sœur !!!* (*Mamy Wata*, n° 299, p. 12) ;
- *Je n'aime pas moi jouer* (*Ibidem*) ;
- *Ici tu dis même à quelqu'un que voilà l'ancien MINEDUC, personne ne va croire* (*Le Popoli*, n° 030, p. 4) ;
- *On dit que qui cherche trouve* (*Mamy Wata*, n° 238, p. 6).

Les deux premières phrases sont des interrogatives, mais la règle d'inversion n'y est pas appliquée. De plus, après la préposition *depuis*, l'adverbe *longtemps* qui devait la compléter suivant le contexte a été omis. Et même s'il avait été employé, il y aurait eu contradiction avec l'emploi de *en train de*, car ce dernier indique le ponctuel alors que *depuis* ou *depuis longtemps* impliquent la durée.

La troisième phrase est également une interrogative – bien qu'elle se termine par un double point d'exclamation –, mais en fait c'est une interrogation à valeur subjonctive. Nous sommes ici sans doute en présence d'un calque syntaxique bamiléké servant à exprimer le souhait. Son équivalent en français standard serait : *Que quelqu'un nous donne un kamikaze pour en finir avec ce chien*⁸, ou *Si quelqu'un pouvait nous donner un kamikaze pour qu'il en finisse avec ce chien*, ou encore *Si un kamikaze pouvait nous aider à en finir avec ce chien !*.

La quatrième elle aussi interrogative, est une question rhétorique. L'emploi de la locution *n'est-ce pas* ici est atypique ; l'usage la place généralement en

⁸ dans le contexte, *chien* est un terme d'insulte, et *finir avec* signifie « éliminer, tuer ».

position terminale. À tout le moins, en position initiale, il aurait fallu ajouter *que* juste après.

Dans *Je n'aime pas moi jouer*, c'est la distribution inverse qui indique l'oralité : le pronom *moi* arrive vers la fin de la phrase alors que la norme centrale prescrit ici l'antéposition : *Moi, je n'aime pas jouer*.

Enfin, dans les deux dernières phrases, on note l'emploi endogène de la conjonction *que* : ici il y a confusion, ou plutôt fusion entre le discours direct et le discours indirect. Le premier est évident dans les séquences *voilà l'ancien MINEDUC*⁹ et *qui cherche trouve*, et le second est signalé par la conjonction *que*. Deux autres faits syntaxiques du français parlé : l'omission de la conjonction *si* dans la subordonnée *ici tu dis même à quelqu'un*, et l'emploi de *même* qui a ici une fonction explétive.

2.4. Indicateurs graphico-phonologiques

Quelquefois c'est la graphie de certains mots ou locutions qui attire l'attention du lecteur et lui signale l'oralité du discours. Pour ces mots, le journaliste choisit une orthographe déviante pour traduire la déviance phonologique de certains locuteurs, qui les prononcent autrement soit à cause de l'incompétence linguistique qui caractérise la couche basilectale, soit à cause des interférences avec les langues nationales, soit par simple idiosyncrasie. C'est ainsi que des mots comme *merde*, *murmure*, *boycotté* et *Paul* apparaîtront sous des formes graphiques insolites dans les phrases suivantes :

- Megde ! J'utilise les mots de Zéro Mort (*Mamy Wata*, n° 238, p. 2) ;
- Il a ordonné que lé télé soit éteinte manu-militari (sic) ce qui a provoqué des mirmires dans la maison (*Ibid.*, p. 6) ;
- « Le préfet [...] qui a été boosté dans le Wouri pour avoir biocotté le SDF (*Le Héraut Show*, du 18 août 2003, p. 3) ;
- Poupoul, comme toi tu aimes biokotter là sache que c'est important (*Le Popoli*, n° 30, p. 5) ;
- Quand Tumi tente de barrer la voie à l'équipe de Pô Mbia (*Mamy Wata*, n° 299, p. 1).

De même nous lisons respectivement dans *Le Popoli* (n° 030, p. 6) et dans *Mamy Wata* (n° 238, p. 2) :

- jé jir que c'est lui qui a fini l'argent ;
- Comme je suis le Chirac d'ici, le mien aussi va faire la même chose, nessa?!...

Visiblement, *lé tél*, *mirmires*, et *jé jire* sont une parodie du français bassa, alors que *megde* et *Pô Mbia* sont des transcriptions du français bamiléké ; *nessa* pour *n'est ce pas ?* est une reproduction ironique de l'idiosyncrasie d'un ancien membre du Gouvernement ; *biocotter* / *biokotter*, quant à lui, vient du français basilectal des illettrés.

⁹ *MINEDUC* signifie « Ministre de l'Éducation Nationale ».

2.5. Indicateurs rhétoriques

Il existe une véritable rhétorique du topelecte camerounais, et les journalistes l'exploitent à merveille pour agrémenter leurs articles. Ce français ne se démarque pas du français central et des autres français périphériques seulement par ses emprunts et ses créations lexicales, mais aussi par ses figures de rhétorique pittoresques. Dans les quartiers, dans les lieux publics tout comme dans les maisons, les énoncés sont amplement nourris de comparaisons, métaphores, métonymies, synecdoques, hyperboles, bref les Camerounais cultivent l'art du bien-dire. Particulièrement les milieux populaires sont des foyers de création et de manipulation des images, des expressions vives et colorées, des foyers où les locuteurs rivalisent de tours d'esprit, de tournures de style ; c'est à qui lancera la formule la plus stylisée, la plus recherchée, la plus inspirée, en un mot, c'est la foire au langage, une foire où puise abondamment la presse écrite.

À ne s'en tenir qu'à la métaphore, l'on est frappé par sa diversité. Nous pouvons distinguer entre autres les métaphores sexuelles, financières et carcérales. À chaque poste, les journalistes récupèrent les images populaires, et s'en inspirent pour alimenter les paradigmes en nouveaux mots dérivés. Ainsi retrouve-t-on dans les colonnes la métaphore filée composée de *pilon*, *mortier* et *plonger* (*Le Popoli*, n° 33, p. 9), correspondant respectivement à l'organe sexuel de l'homme, à celui de la femme, et à l'acte sexuel lui-même. *Mamy Wata* (n° 299, p. 9) emprunte au français populaire les lexèmes composés *chef de terre* et *pays bas* pour nommer l'organe masculin, qui est également appelé *troisième pied* dans *Le Popoli* (n° 30, p. 8) et *organes de base*¹⁰ (n° 33, p. 1). Une autre métaphore filée est tissée autour du mot *pistache* qui désigne les parties intimes de la femme. Il est presque toujours accompagné du verbe *écraser* ; en plus, de chacun des deux termes se dérivent plusieurs images néologiques. Ainsi, *pistache* donne naissance à *pistacheur* et *pistachique* (*Le Popoli*, n° 30, p. 7), et *écraser* génère *écrasage* (*Mamy Wata*, n° 300, p. 6), *écraseur* (*Le Popoli*, n° 30, p. 7), et *écrasatique* (*Mamy Wata*, n° 299, p. 6).

Comme métaphores financières, nous pouvons citer celles liées à la corruption. Les policiers corrompus, *arnaquant à tout vent nos pauvres conducteurs d'opep et autres taximen* – pour citer le journaliste lui-même¹¹ – sont surnommés *mange mille*¹². L'argent qu'ils extorquent aux contrevenants réels ou fictifs, et, d'une façon générale, l'argent de la corruption ou de toute malversation est appelé *gombo* – nous l'expliquerons plus bas. Et, comme nous l'avons observé plus haut, les journalistes créeront, à partir de *mange mille*, l'adjectif *anti-mange mille* (*Mamy Wata*, n° 299, p. 3), et de *gombo*, le verbe *dégombotiser* (*Ibidem*) et l'adjectif *gombotique* (*Ibid.*, p. 9). Quant aux métaphores carcérales enfin, elles sont illustrées par la paire *université-étudiants*, correspondant à la paire *prison-détenus*. Ce sont donc des métaphores ironiques.

¹⁰ Au sens propre, cette expression désigne les cellules, sections et sous-sections du parti au pouvoir (le RDPC).

¹¹ *Mamy Wata*, n° 299, p. 10

¹² Les oiseaux *mange-mil* récoltent le mil qu'ils n'ont pas semé. Par analogie et calembour, les policiers prennent illicitement des billets de 1000 F CFA aux chauffeurs.

Indicateurs lexématiques, sémantiques, syntaxiques, graphicophonologiques, rhétoriques, tous ces indicateurs d'oralité repérés dans l'écriture de la presse dénotent le grand pouvoir de créativité linguistique des locuteurs francophones africains, qui rejettent la servitude de la norme standard, refusent de se mettre pour ainsi dire au service de la langue, mais mettent plutôt la langue à leur service. Dans ce sens, Ahmadou Kourouma affirmait dans une interview accordée à Michèle Zalessky en 1988 et parue dans la revue *Diagonale* n° 7¹³:

« Les Africains, ayant adopté le français, doivent maintenant l'adapter et le changer pour s'y trouver à l'aise, ils y introduisent des mots, des expressions, une syntaxe, un rythme nouveau [...].

La francophonie intègre beaucoup de néologismes originaires d'Afrique, tient compte de notre usage du français ».

Le français d'Afrique, qui passe de l'oralité à l'écriture, c'est, comme l'écrit Moussa Daff (1998 : 99), le « français convivial utilisé entre Africains et pour les Africains ». Comme dirait le même Daff (1998 : 99), les journalistes reprennent à leur compte les changements lexico-sémantiques, morphosyntaxiques et graphicophonologiques, ainsi que les figures de style identitaires qui apparaissent dans le discours courant de leurs compatriotes.

3. Fonctions du français d'Afrique dans la presse

Il se développe entre le français parlé et l'écriture une dynamique réciproque : les deux se rendent mutuellement service. Grâce à l'écriture, les signes sonores qui errent d'une bouche à l'autre prennent forme, prennent corps, acquièrent une existence j'allais dire palpable, font date, entrent pour ainsi dire dans l'histoire – dans l'histoire linguistique, sinon dans l'histoire tout court ; ceux d'entre eux qui durent assez longtemps dans les supports écrits se voient enfin s'ouvrir la voie royale des dictionnaires, et les voilà entrés dans l'éternité. En récupérant dans la rue ces mots, expressions, tournures, formules, figures et autres particularités du parlé africain, et en les gravant sur les pages des périodiques, les journalistes effectuent donc un important travail de réhabilitation du français d'Afrique, qui passe ainsi de sa position de langue de communication quotidienne de bas niveau à celle de langue de communication journalistique. Et qu'est-ce que le français d'Afrique, le français du Cameroun offre en contrepartie ? Quelles sont ses fonctions dans la presse écrite ?

¹³ Cité par Pierre Dumont (*Le Français en Afrique*, n° 15, p. 1).

3.1. Fonction humoristique

D'emblée le topolecte camerounais assure une fonction humoristique. C'est sa fonction la plus apparente. Généralement, et en principe, la presse utilise une langue de niveau courant ou soutenu. Mais pour éviter la monotonie du ton qui entraînerait la lassitude du lecteur, le journaliste emploie l'humour qui détend l'atmosphère, égaye le lecteur, l'amuse, le fait rire ou sourire. À cet effet la caricature est la méthode la plus répandue. Mais dans la presse camerounaise, l'image caricaturée est maintes fois accompagnée d'un texte en français local. Il y a ainsi, en quelque sorte, une double caricature : la caricature picturale assurée par le dessin et la caricature verbale assurée par le texte en français d'Afrique. Ce dernier se présente donc comme le prolongement de la caricature ; c'est, au fond, la caricature par l'écriture. En un mot, et pour reprendre en la retouchant un peu la formule heureuse du *Messenger*, c'est la *carécriture*¹⁴, que nous pouvons définir comme une écriture caricaturale, un langage relâché à visée humoristique.

Les exemples foisonnent particulièrement dans les journaux satiriques. Dans *Le Popoli* n° 33, p. 7, un magistrat demande à son collègue : *Qui a vu venir le gombo et a fui ?* L'humour ici n'est pas porté uniquement par la caricature des magistrats, mais aussi par leur discours typiquement camerounais sur le double plan lexico-sémantique et stylistique. Sur le plan dénotatif, le *gombo*¹⁵ désigne une plante tropicale dont les feuilles et les fruits – appelés aussi *gombo* – servent à la préparation de certaines sauces. Mais dans le topolecte franco-camerounais, ce lexème fait partie du langage crypté, de l'isotopie de la corruption ; il connote l'illicite en matière de gestion financière. Notons enfin, au niveau rhétorico-stylistique, la vivacité de l'imagerie que traduit l'anthropomorphisation du *gombo* : il marche, *vient*, et fait fuir. Imaginons un instant – comble de l'humour – la scène d'un groupe de magistrats en robe détalant devant un grand *gombo* effrayant lancé à leur poursuite. *Gombo* est loin d'être un cas isolé, les mots du même paradigme parsèment les pages des journaux, de même que les phrases à syntaxe et à rhétorique camerounaises, et ils n'accompagnent pas toujours des caricatures... Dès la une de certains tabloïds, on peut lire :

- En plein écrasage / Elle tranche le pilon de son amant (*Le Popoli*, n° 33) ;
- Douala / Sa femme lui arrache les organes de base (*Le Popoli*, n° 33) ;
- Même pas hap ! On sort de la crise, Meva'a (*Le Popoli*, n° 42) ;
- Douala / Il pistache une wolowos et devient fou (*Le Popoli*, n° 42) ;
- Assimba à Bafoussam / Un cadavre refuse son cercueil (*Le Héraut Show*).

À l'intérieur nous rencontrons, entre autres :

- Le rendez-vous du gombo et du recevoir (*Mamy Wata*, n° 238, p. 2) ;
- Douala : Un homme abandonne un pistache prêt pour l'écrasage (*Mamy Wata*, n° 300, p. 6) ;

¹⁴ *Le Messenger* écrit *car'écriture* et désigne par là l'écriture, l'expression par la caricature.

¹⁵ Originellement, nous apprend L. Metangmo-Tatou (2001 : 177), le terme *gombo* (*Hibiscus esculentus*) arrive au français via l'anglais américain (*gumbo, gombo*), qui l'aurait lui-même emprunté sous la forme *ngombo* à une langue angolaise.

- Douala : Un homme renvoie sa femme qui lui a refusé le pistache pendant qu'elle voyait la lune (*Ibid.*, p. 7) ;
- Ha ! N'est-ce pas on m'a demandé de payer 25 000 F, ma sœur !! (*Mamy Wata*, n° 299, p. 12) ;
- Cancun : Le Cameroun dans le sissongho (*Le Popoli*, n° 33, p. 6) ;
- Douala / Elle arrache les testos de son époux (*Ibid.*, p. 8).

Dans l'écriture journalistique, le français d'Afrique n'a-t-il donc pour mission que d'amuser la galerie ?

3.2. Fonction référentielle

Au-delà de l'humour, le topolecte camerounais remplit également une fonction référentielle qui assure le confort linguistique du récepteur, mais aussi de l'émetteur. Le discours journalistique renvoie toujours à un référent extralinguistique, c'est-à-dire ce dont on parle, le sujet qu'on traite, l'information qu'on donne. Ce discours étant orienté vers un public précis, le journaliste choisit pour communiquer le langage que ce public affectionne parce qu'il le comprend facilement, directement, jusqu'à ses nuances connotatives. Grâce à ce langage – le français camerounais –, la communication interactive devient plus efficace entre le journaliste et son lectorat, car tous deux partagent le même code linguistique, le français local, périphérique, que les deux maîtrisent mieux, par rapport au français central. Contrairement à celui-ci, qui impose une norme exogène, le français d'Afrique offre plus de confort, permet au journaliste de s'exprimer plus clairement, d'informer plus efficacement, et au lecteur de comprendre totalement et plus précisément, parce qu'il (le français d'Afrique) obéit à une norme endogène.

En effet, comme le reconnaissent la plupart des sociolinguistes – et là nous citons J. Tabi Manga (2000 : 190) –, « la variante africaine du français fait émerger une nouvelle norme sociale d'usage ». L'adhésion à cette norme alternative, à cette « alter-norme » – pourrait-on dire –, permet à l'encodeur et au décodeur d'éviter les malentendus et les blocages de communication souvent causés par l'emploi de la norme centrale, dont la rigueur et la raideur placent en permanence les locuteurs périphériques dans cette « insécurité linguistique » évoquée par P. Dumont au sujet d'Ahmadou Kourouma (2001 : 27). « Plus nuancée et plus souple », comme le remarque Tabi Manga (2000 : 190), plus adaptée aussi, la « nouvelle norme sociale d'usage » permet de dénoter et de connoter avec assurance ce que Moussa Daff nomme « des réalités étrangères à la civilisation de l'Hexagone », mais aussi les autres « réalités » du monde vues à travers le prisme de l'âme africaine. À ce propos Senghor disait dans *Ethiopiennes* :

« Quand nous disons *koras*, *balafons*, *tam-tam*, et non *harpes*, *pianos* et *tambours*, nous n'entendons pas faire pittoresque ; nous appelons « un chat un chat » [...]. Le message, l'image n'est pas là, elle est dans la simple désignation des choses ». ¹⁶

Et J. M. Bague (1998 : 49) de commenter : « Ce sont des emprunts nécessaires en raison d'une lacune lexicale dans la langue cible. »

¹⁶ *Ethiopiennes*, Postface.

3.3. Fonction pragmatique

La référentiation constitue donc une fonction majeure du français d'Afrique utilisé dans la presse écrite du Cameroun. Mais en poussant plus loin la réflexion, l'on décèle une autre fonction tout aussi déterminante : la fonction pragmatique. Plus que la littérature, la presse est une praxis linguistique fondamentalement orientée vers la pragmatique. Elle ne connaît pas le phénomène littéraire appelé « fermeture de l'écriture ». Dans son ontologie, la presse a une visée perlocutoire : on écrit pour faire réagir et / ou agir. Avant tout, il s'agit, comme l'écrit D. Maingueneau (1990 : 1), d'« appréhender le langage comme producteur d'effets, comme puissance d'intervention dans le réel ». Le journaliste s'adressant d'abord – je ne dis pas uniquement – à un lectorat national, le topolecte africain se présente à lui comme un instrument efficace de conditionnement psycholinguistique et de mobilisation de ce lectorat.

Certes ce lectorat n'est pas homogène et monolithique ; on peut le subdiviser en trois strates socio-linguistiques : acrolectale (locuteurs très instruits), mésolectales (locuteurs moyennement instruits) et basilectale (niveau d'instruction faible ou nul). Ce clivage est bien marqué lorsqu'on prend en considération le degré de confort de chacun devant le français écrit.

Mais l'emploi du français parlé, du français d'Afrique, permet justement de traverser toutes les cloisons et d'atteindre toutes les couches. En effet ce français est compris de tous les locuteurs nationaux – même si tous ne veulent pas ou ne peuvent pas le parler –, que l'on soit journaliste, avocat, instituteur, ménagère ou « bayamsellam ».

Le français d'Afrique étant donc une langue accessible à toutes les couches, sa transposition du cadre oral au cadre écrit apparaît comme un choix stratégique, un choix pragmatique. Pour amener le public à adopter l'attitude, la position, ou à poser les actions que le journaliste souhaite, bref pour que son discours produise l'effet voulu, il choisit de parler le français central certes, mais en y infusant, à plus ou moins forte dose, les particularismes locaux dans lesquels le lecteur se reconnaît et qu'il comprend jusque dans leurs présupposés et leurs sous-entendus, dans leurs polysémies et leurs connotations.

Ainsi, par exemple, pour stigmatiser la prostitution, pour amener les femmes et les filles à cesser d'utiliser leur fond de corps comme fond de commerce, et amener celles qui seraient tentées par ce commerce immoral de s'en abstenir, le journaliste puise dans la rue des mots et expressions dont les lectrices perçoivent parfaitement non seulement le sens dénotatif, mais aussi et surtout la connotation péjorative, dévalorisante. On ne les appellera pas *femme libre*, mais *wolowos* ; on ne les embrassera pas, on *finira avec* elles ; pour bien leur faire prendre conscience de la chosification dont elles sont ou seraient l'objet de la part des hommes, on met sur pied une amusante mais laide molécule de métaphores ayant pour atomes les items *pistache, pistachique, pistacheur, pistacher, pilon, mortier, écraser, écrasage, écraseur*, etc.

Dans un tout autre domaine, pour motiver les jeunes élèves à adhérer aux clubs et à la coopérative scolaire dans les lycées et collèges, le journaliste de 100 %

Jeune choisit stratégiquement de s'adresser à eux dans la langue qu'ils aiment entendre et parler, le camfranglais :

Ensuite, il y a l'entraide entre les membres. On se passe les « bords »¹⁷. On se « dépanne » mutuellement. Aussi la coop aide à s'approprier le sens de la responsabilité. On y va pour apprendre à devenir de bon « capos ». Alors « chef band », abstenez-vous ! Le développement de l'esprit coopératif est encore l'un des buts de la coopscol [...]. Enfin, adhérer à la coop, c'est militer pour le rayonnement de ton « school ». C'est éclairer tous ceux qui font le « kongossa » sur ton « lyce » au « kwatt » (*100% Jeune*, n° 35, p. 11).

Il est évident qu'un tel discours, avec un paradigme composé de pareils items – que nous avons soulignés – a plus de force perlocutoire, plus d'effet mobilisateur qu'un savant traité de sociologie scolaire, ou un discours moralisant d'un pédagogue disciple de Vaugelas et esclave du *Robert*...

Conclusion

Au Cameroun, comme dans maints pays francophones, le français parlé n'est donc pas confiné dans l'unique cadre des échanges verbaux oraux. Il gagne de plus en plus l'espace de l'écriture, notamment les pages des journaux, magazines et autres périodiques. Après des apparitions sporadiques et furtives dans quelques caricatures et quelques rubriques, il est devenu le mode d'expression privilégié des magazines pour jeunes et des journaux satiriques. Ce français oral se signale par les indicateurs lexématiques, sémantiques, syntaxiques, rhétoriques et graphico-phonologiques. Si dans les maisons et dans les places publiques le français d'Afrique remplit principalement une fonction communicationnelle, informationnelle, il en va tout autrement dans les organes de presse. Ici, en plus de la simple fonction de communication des informations aux lecteurs, il assure plusieurs autres fonctions autrement plus valorisantes, parmi lesquelles la fonction humoristique, par laquelle le journal informe tout en égayant le lecteur ; la fonction référentielle par laquelle il exploite un langage inventé ou réinventé pour dénoter ou connoter des réalités particulières à l'univers commun au lecteur et au journaliste ; et enfin la fonction pragmatique, qui vise la transformation effective des idées, des attitudes et des comportements par la magie du verbe.

Mais on peut ouvrir ici de nouvelles pistes de réflexion, en se demandant par exemple quelles fonctions l'écriture journalistique, ou l'écriture en général, assure à son tour vis-à-vis du français parlé d'Afrique. On peut aussi chercher à déterminer l'incidence de l'écriture sur le français d'Afrique, autrement dit les transformations qu'il subit, les formes qu'il prend, les faits et effets langagiers qu'il gagne ou qu'il perd en passant de l'oralité à l'écriture. Bref l'intrusion du parlé d'Afrique dans l'espace de l'écrit donne lieu à des questionnements multiples et croisés, et qui interpellent les chercheurs.

¹⁷ Camerounismes : *Bord* = « feuilles portant des leçons ou des notes » ; *Coop* = « coopérative » ; *capos* = « copains » ; *chef band* = « chef bandit, chef de bande opposé au personnage principal dans les films chinois ou westerns » ; *coopscol* = « coopérative scolaire » ; *kongossa* = « comérage, médisance » ; *lyce* = lycée ; *kwatt* = « quartier ».

Bibliographie

Corpus

- *Entre Nous Jeunes*, n° 25, octobre – novembre 2003.
- *Le Héraut Show*, du 18 août 2003.
- *Le Messenger*, n°372 du 6 juin 1994.
- *Le Messenger*, n° 1377 du vendredi 21 juin 2002.
- *Le Messenger*, n° 1380 du vendredi 28 juin 2002.
- *Le Popoli*, n° 30 du mardi 9 septembre 2003.
- *Le Popoli*, n° 33 du jeudi 18 septembre 2003.
- *Mamy Wata*, n°238 du jeudi 20 juin 2002.
- *Mamy Wata*, n°299 du jeudi 11 septembre 2003.
- *Mamy Wata*, n°300 du jeudi 18 septembre 2003.
- *Ouest Echos*, n°315 du 12 au 18 août 2003.
- *Ouest Echos*, n°320 du 16 au 22 septembre 2003.
- *Postwatch*, n°30 du 24 novembre 1992.
- *100% Jeune*, n°35, octobre 2003.

AUPELF (1988). *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, Paris, EDICEF/AUPELF.

BAGUE, J.-M., (1998). « L'utilisation des mots étrangers dans un roman ouest africain », *Le français en Afrique*, 12, 33-45.

BILOA, E., (1999). « Les interférences morphosyntaxiques des langues camerounaises dans le français », in G. Mendo Ze (éd.), *Le Français, langue africaine. Enjeux et atouts pour la Francophonie*, Paris, Publisud, 149-167.

BILOA, E., (2003). *La Langue française au Cameroun*, Berne, Peter Lang.

CAITUCOLI, C. (1996). « La dynamique du français au Burkina Faso : représentations de la langue et pratiques linguistiques », in C. Juillard et L.-J. Calvet (eds.), *Les Politiques linguistiques, mythes et réalités*, Beyrouth, FMA, 83-93.

CALVET, L.-J., (2000). « La ville et la gestion *in vivo* des situations linguistiques », in L.-J. Calvet et A. Moussirou-Mouyama (éd.), *Le Plurilinguisme urbain*, Paris, Didier-Erudition, 11-29.

DAFF, M. (1998). « Le français mésolectal comme expression d'une revendication de copropriété linguistique en Francophonie », *Le français en Afrique*, 12, 95-103.

DIALO, A. et GANDON, F. (2001). « Littérature française et langue africaine : l'exemple de Pierre Loti », *Le français en Afrique*, 15, 217-233.

DUMONT, P. (1990). *Le Français langue africain*, Paris, L'harmattan.

DUMONT, P., (2001). « Allah n'est pas obligé : Merci, Monsieur Ahmadou Kourouma », *Le Français en Afrique*, 15, 1-8.

KEITA, A., (1998). « Fantaisie lexicale et néologie : le cas de JJ : presse écrite en français au Burkina Faso », *Le Français en Afrique*, 12, 153-161.

MAINGENEAU, D., (1990). *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas.

- METANGMO-TATOU, L., (2001). « Lorsque la cola n'est plus le fruit du colatier. Cryptomanie et évolution diachronique du lexique de la corruption au Cameroun », *Le français en Afrique*, 15, 169-181.
- PICOCHÉ, J., (1992). *Précis de lexicologie française*, Paris, Nathan.
- PRIGNITZ, G., (1997). « Appelez-moi JJ. La gestion d'un corpus de presse de l'après sankarisme pour une étude des connotations socioculturelles du français au Burkina », in C. Frey et D. Latin (eds.), *Le Corpus lexicographique*. 189-210, Louvain, Duculot.
- QUEFFÉLEC, A., (1998). « Les migrants en quête d'intégration : les emprunts dans le français d'Afrique », *Le Français en Afrique*, 12, 245-255.
- SAMPSON, K., (1997). « L'Influence des langues africaines sur le français en Afrique », in U. Claudi et alii (eds.), *Afrikanisches Arbeitspapier (AAP)*, [Köln : Institut für Afrikanistik], 52. 45-59.
- SAUVAGEOT, A., (1972). *Analyse du français parlé*, Paris, Hachette.
- TABI MANGA, J., (2000). *Les Politiques linguistiques du Cameroun*, Paris, Karthala.
- TOUZEIL, J.-C., (1979). *Quelques camerounismes*, Yaoundé, CEPER.